

Soif d'absolu

Olivier Arteau

Numéro 168 (3), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

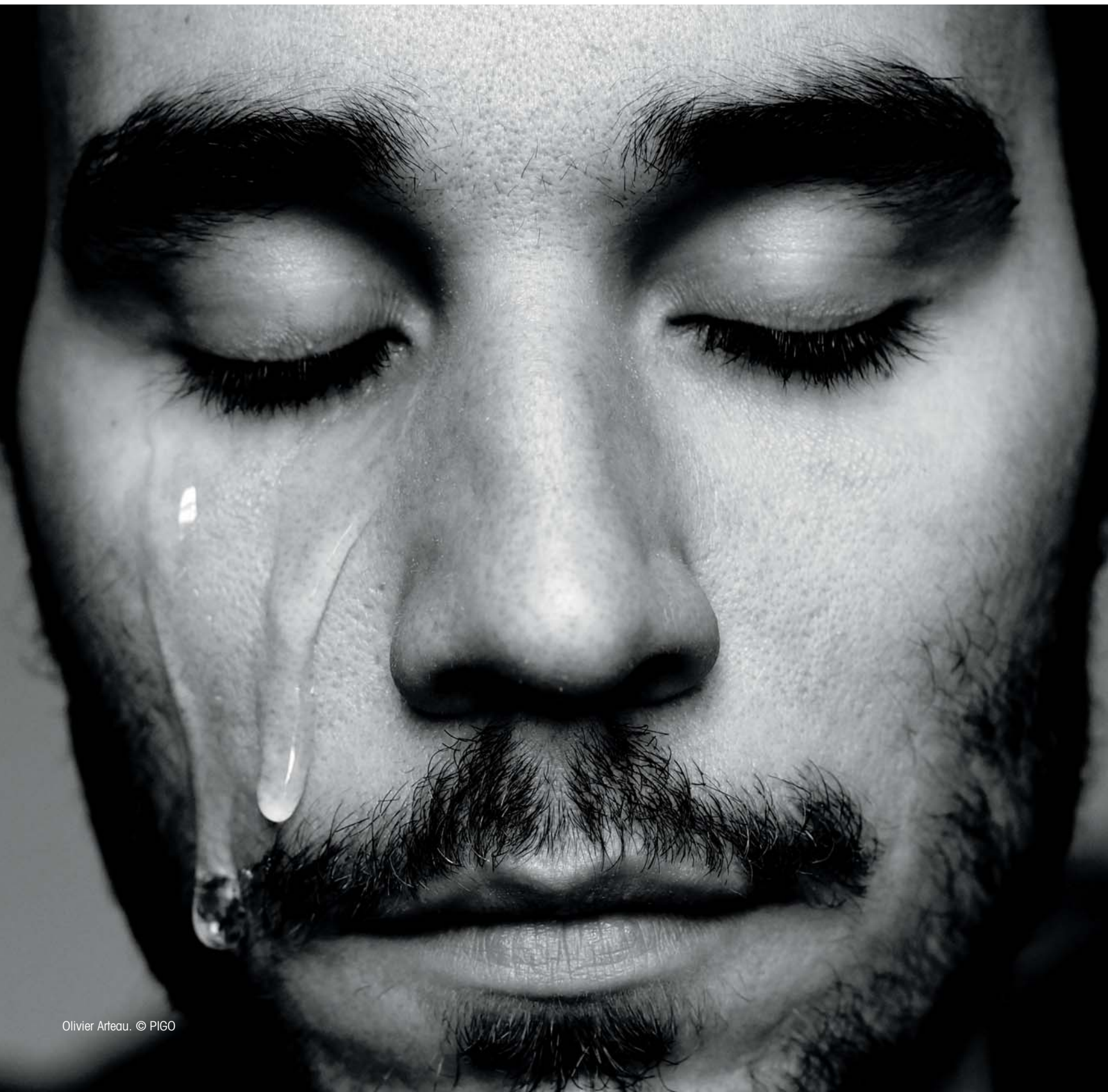
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arteau, O. (2018). Soif d'absolu. *Jeu*, (168), 60–61.

L'auteur mettra en scène au Trident, en mars 2019, une adaptation d'*Antigone* de Sophocle, signée par Pascale Renaud-Hébert, Marjolaine Beauchamp et Annick Lefebvre. Il fait part ici de la quête d'absolu qui le guide dans cette réappropriation d'une œuvre intemporelle.



SOIF D'ABSOLU

Olivier Arteau

Quand Anne-Marie Olivier m'a proposé de me pencher sur une œuvre du répertoire, *Antigone* s'est rapidement imposée. Symbole anarchique s'il en est, elle possède une désobéissance, une soif d'absolu qui nous inspire depuis plus de 1 500 ans et qui me pousse, en tant qu'artiste, à être sauvagement libre.

Je ne peux qu'avoir la chienne. Le monde d'aujourd'hui est agité par des conflits qui génèrent un grand désordre et des attentats qui brisent notre solidarité par la peur. Cette peur, par moments, me conforte dans des choix individualistes douillets qui m'apaisent un instant, mais me plongent ensuite dans une angoisse profonde: celle de ne servir à rien. Plus que jamais, l'art se doit d'être urgent. Nous avons besoin d'une colère qui émeut, qui meut les sociétés. Le dogmatisme est une prérogative que nos dirigeants utilisent pour nous priver du soulèvement. Il faut croire en la puissance du mouvement révolutionnaire parce qu'il nous politise et nous rend profondément vivants. L'histoire de l'humanité ne repose-t-elle pas sur ce paradoxe entre l'animosité et la civilité ?

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple [...], le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » (Article 35 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1793)

Nous avons peu d'empathie pour la rébellion puisqu'elle est souvent synonyme de violence, de démesure, de chaos. Nous nous devons de parler de révolte et d'être sensibles à ceux qui dérangent. Il y a, dans leur excitation, une lucidité profonde. Le traumatisme pousse les civilisations à se réorganiser. Puisque certaines natures doivent mourir pour se reconstruire, il nous faut souffler sur les braises de nos anciens feux de forêt pour espérer voir poindre les nouvelles pousses.

« Et, depuis que ce rideau s'est levé, [Antigone] sent qu'elle s'éloigne à une vitesse vertigineuse de nous tous, qui sommes là

bien tranquilles à la regarder, de nous qui n'avons pas à mourir ce soir. » (*Antigone*, Jean Anouilh)

Ce qui m'attire le plus de la tragédie, c'est qu'elle nous met face à notre condition d'animal mortel. Dans cette optique, je souhaite que le corps de l'acteur soit profondément engagé pour que l'intranquilité de notre héroïne rompe avec la léthargie du cœur. Nous travaillons à intégrer un tapis roulant dans la scénographie pour que le spectateur soit témoin de l'épuisement des comédiens sur scène. À travers l'immobilité, la course et la répétition, je souhaite manifester la fragilité du corps par empathie kinesthésique. Et la voix fera jaillir le cri à travers la parole rationnelle.

Comme en art visuel, j'ai besoin qu'une œuvre en arts vivants s'assimile non seulement par les stimuli générés par la représentation, mais également par la démarche artistique en amont. Je ressens comme un impératif que mon processus témoigne de l'œuvre et que la salle de répétition redevienne sacrée. J'ai donc décidé de m'emmurer, comme Antigone l'a été contre son gré. Le Grand Théâtre de Québec deviendra mon seul territoire durant 31 jours. J'ai envie de comprendre le total dévouement de l'héroïne, sa solitude malgré ceux et celles qui l'entourent, son acharnement et ses privations. Ici, il n'est pas question de mettre en scène mes propres mots (pour ne pas dire « maux ») comme j'en ai eu l'habitude, mais bien de comprendre les subtilités d'une œuvre existante par la démarche en amont de sa représentation. La chance d'avoir accès à une pièce qui a persisté dans le temps me pousse à me commettre davantage, à interroger ma démarche artistique et à prendre le temps de la redéfinir. Qu'elle puisse être aussi radicale que le personnage l'est. Être obsessionnel comme on peut rarement l'être. Comme Antigone, je souhaite être un *one-track mind* et ne focaliser que sur un seul objectif: humaniser et rendre plus vrai que nature ce personnage mythique en m'imposant sa façon de voir le monde, avec impudeur et conviction. Je

suis fasciné par son indomptable fièvre et je souhaite contaminer le groupe d'artistes avec qui je partage cette aventure. J'ai hâte de manquer de lumière et de côtoyer l'ennui. Le bruit de la vie et mes repères quotidiens m'éloignent possiblement d'une créativité inusitée... Je dois me confronter à l'épreuve de la durée, que la dilatation des heures me fasse perdre la notion du temps. Bref, que l'art cesse de se quantifier, qu'il s'éloigne du système mercantile et qu'il redevienne vénérable, comme l'est Antigone.

J'écris ces dernières lignes à Athènes, au sommet de l'Acropole, tout juste après avoir visité le théâtre de Dionysos. L'Histoire est plus grande que moi, que nous. On doit se dresser devant elle. J'admire profondément ceux et celles qui s'acharnent. Il est temps de transformer cette admiration en actions concrètes. Court-circuitons le monde actuel à l'aide d'un mythe intemporel. Générons le feu en pleine saison polaire. Soyons rebelles afin que le printemps soit doux. ●

Olivier Arteau est comédien, auteur et metteur en scène. Récemment diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Québec, il est le créateur de *Doggy dans gravel* et *Made in Beautiful (La Belle Province)*.